



Universiteit
Leiden

The Netherlands

**Osnabrück, Berlin: 'villes promises' et villes vécues:
Les dessous du dialogue d'Hélène Cixous et Cécile
Wajsbrot dans Une autobiographie allemande**

Schulte Nordholt, A.E.; Gyssels, K.; Stevens, C.

Citation

Schulte Nordholt, A. E. (2019). Osnabrück, Berlin: 'villes promises' et villes vécues: Les dessous du dialogue d'Hélène Cixous et Cécile Wajsbrot dans Une autobiographie allemande. In K. Gyssels & C. Stevens (Eds.), *CRIN* (pp. 124-140). Leiden: Brill Publishers.
doi:10.1163/9789004417335

Version: Publisher's Version

License: [Licensed under Article 25fa Copyright Act/Law \(Amendment Taverne\)](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/3304581>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Osnabrück, Berlin: « villes promises » et villes vécues. Les dessous du dialogue d'Hélène Cixous et Cécile Wajsbrot dans *Une autobiographie allemande*

Annelies Schulte Nordholt

Résumé

Une autobiographie allemande est beaucoup plus qu'un important entretien avec Hélène Cixous. Dans cet échange épistolaire initié par Cécile Wajsbrot, écrit à quatre mains, les deux auteurs écrivent une double « autobiographie allemande », s'ingéniant à aller au fond de leur rapport respectif à l'Allemagne et à la langue allemande. Dans les deux cas, ce rapport se cristallise autour d'une ville : Osnabrück pour Cixous, Berlin pour Wajsbrot. Ville imaginée, rêvée ? Ville vécue au jour le jour ? Ville « promise » ? En analysant les dessous de leur dialogue, dans ce mince volume, le présent article tente de cerner l'harmonie mais aussi les divergences entre les deux auteurs.

A première vue, c'est surtout d'Hélène Cixous qu'il est question dans *Une autobiographie allemande* : sur la quatrième de couverture, le livre est présenté comme un entretien de Cécile Wajsbrot avec elle, sur son rapport à l'Allemagne et à l'allemand¹. Cette « autobiographie allemande », c'est donc avant tout celle de Cixous. Par son écoute patiente et son questionnement incisif, Wajsbrot amène Cixous à « faire son autobiographie allemande ». Mais, l'article indéfini l'indique, il ne s'agit là que d'une de ses autobiographies possibles. Les autres passeraient par d'autres langues, et d'autres espaces. L'entreprise de Wajsbrot est donc en première instance au service de Cixous, visant à la faire parler d'elle-même. Mais Wajsbrot est loin de n'être qu'une journaliste douée, s'effaçant de son entretien. Elle est une écrivaine à part entière, et son entretien avec Cixous est une initiative personnelle, dictée par les échos de sa propre

1 Je remercie Christa Stevens et Évelyne Ledoux-Beaugrand de leur lecture attentive et de leurs suggestions.

thématique qu'elle perçoit dans l'œuvre de celle-ci² (AA 9). Cet entretien a sa place dans le questionnement sur le rapport de l'Allemagne à son passé et à son présent qui est au centre de l'œuvre actuelle de Wajsbrot – romans et essais.

Rappelons brièvement l'itinéraire de Wajsbrot. Née en 1954, d'origine juive-polonaise, elle appartient à la « génération d'après », appelée à porter le poids de la mémoire de la déportation et des camps³. Dans certaines de ses œuvres – notamment *Beaune-la-Rolande* (2004) – c'est cette difficile condition qu'elle raconte tout en constatant, à cause du silence des survivants, l'impossibilité de ne rien transmettre et la nécessité de ne pas se définir uniquement à travers les victimes. Déçue par la manière dont la France assume/n'assume pas le passé de Vichy, dans les années 1980-90, elle se tourne vers Berlin où elle sera une résidente régulière à partir de la fin des années 1990, comme écrivaine et comme traductrice de littérature allemande. Son essai récent « Le chant des sirènes », dans *Berliner Ensemble* (2015), fait l'historique de ses rapports avec la ville de Berlin⁴. Alors qu'en France rien ne change et que règne la peur de l'avenir et du changement, Berlin la fascine de deux manières : par son rapport exemplaire au passé d'abord (le travail de mémoire par rapport au passé nazi mais aussi celui des deux Allemagnes et du Mur), par son dynamisme ensuite, son aptitude à vivre le présent et sa « croyance en un avenir » (AA 8), malgré les horreurs nazies et communistes. De cette fascination, il résultera plusieurs romans – *Caspar Friedrich Strasse* (2002), *L'île aux musées* (2008) – et des essais.

Avec Hélène Cixous, Wajsbrot partage donc un rapport privilégié à l'Allemagne – à la culture, à la langue, et à l'Histoire allemande – dont les deux auteurs se sentent proches, malgré un passé familial apte à leur faire appréhender et éviter ce pays. Le sujet de l'entretien qu'elle entame avec Cixous touche de près à son propre questionnement. C'est pourquoi, effacée au début, Wajsbrot prendra de plus en plus la parole au cours de l'entretien, transformant le monologue en dialogue : aux réminiscences et associations d'idées de Cixous, elle juxtaposera ses propres vues sur l'Allemagne et sur la mémoire. Dans les deux cas, le rapport à l'Allemagne se cristallise autour d'une ville – Osnabrück dans le cas de Cixous, Berlin pour Wajsbrot – et d'une langue, l'allemand. Pour Hélène Cixous, on le sait, Osnabrück a longtemps été une ville imaginaire, rêvée à

2 Hélène Cixous et Cécile Wajsbrot, *Une autobiographie allemande*, Paris, Christian Bourgois, 2016. Désormais, nous utiliserons l'abréviation AA pour désigner ce livre.

3 Voir C. Wajsbrot, « Après coup », dans *Témoignages de l'après-Auschwitz dans la littérature juive-française d'aujourd'hui*, éd. par Annelies Schulte Nordholt, Amsterdam, Rodopi, 2008, pp. 25-29.

4 Cécile Wajsbrot, *Berliner Ensemble*, Montreuil, Editions La ville brûle, 2015.

travers les récits de la mère et de la grand-mère, jusqu'au jour où, en 2015, grâce à Cécile Wajsbrot et après *Une autobiographie allemande*, elle fait le voyage d'Osnabrück, où les deux auteurs feront une lecture de ces textes, en allemand. Voyage qui à son tour a résulté en son livre récent *Gare d'Osnabrück à Jérusalem* (2016).

Wajsbrot, de son côté, n'a pas le même rapport à Berlin, ville qui n'est pas directement liée à son passé familial. C'est plutôt une patrie d'élection, une ville non promise mais vécue au jour le jour, en cherchant un équilibre entre le passé, le présent et l'avenir. Au cours de l'entretien, nous le verrons, elle interrogera aussi Cixous sur son rapport à l'Allemagne réelle, « ici et maintenant » (AA 33) : comment se rapporter au passé sans perdre de vue le présent, sans se lover dans la nostalgie de ce qui n'est plus ? C'est une question qu'elle tentera de poser tout au long de cet entretien. Cixous y répondra de plusieurs manières, notamment par sa notion de « villes promises »⁵, qui sera à interroger plus à fond : les « villes promises » pourraient-elles constituer une réponse à cette question ? Ou est-ce là le point où leurs quêtes, si proches, divergent ?

La deuxième question centrale de cet entretien, c'est le rapport respectif des deux auteurs à la langue allemande, que nous examinerons dans un deuxième temps. Pour Cixous comme pour Wajsbrot, l'allemand est une langue à la fois adorée et crainte, à cause de son association avec le nazisme. Au-delà des aléas historiques, elles s'interrogent ici sur l'intimité de leur rapport à l'allemand : dans quelle mesure cette langue, qui n'est pas leur langue d'écriture, est-elle pourtant une langue « affective » et même, pour Cixous, une « première langue maternelle » ? Quelle est la place de l'allemand dans la constellation de langues qui est propre à chacune ?

1 Allemagnes « promises » et / ou vécues

Il faut préciser d'abord que ce petit livre n'est pas le résultat d'une interview orale, mais un texte écrit, basé sur un échange épistolaire. Cette forme très libre explique que, de la part de Cixous surtout, il s'agisse d'un texte profondément écrit, poétique par moments, avec un travail sur le signifiant qui le rapproche de ses autres textes. La première question de Wajsbrot : « L'Allemagne, est-ce d'abord pour vous un pays, une ville, une langue ? » (AA 19) semble toute factuelle, innocente à première vue, mais elle contient déjà l'essentiel de l'entretien, ses moments forts : le triple rapport à l'Allemagne, à la ville

5 Hélène Cixous, « Villes promises », in H. Cixous, *Ex-Cities*, Philadelphia, Slought Books, 2006, pp. 91-133. Désormais VP.

d'Osnabrück et à la langue (et littérature) allemande, qui sera aussi au centre de notre étude.

1.1 « Noms de pays, le nom »

Cette première question est immédiatement déconstruite par Cixous, qui s'interroge sur la temporalité de son rapport à l'Allemagne : y a-t-il bien un « d'abord », c'est-à-dire un avant et un après ? Nullement, puisqu'elle se sent « toujours déjà [avoir] été entourée d'Allemagne » (AA 19), entourée par une mer primordiale – signifiant où résonne bien évidemment aussi celui de « mère », Eve, la mère d'origine allemande, qui lui a légué la langue allemande. Ainsi, l'Allemagne est d'emblée identifiée avec la mère, avec l'origine. Cependant, avec la grand-mère maternelle, cette mère, exilée d'Allemagne, est réfugiée en Algérie, à Oran : du coup, l'Allemagne n'est plus dans l'Allemagne, elle est un univers – langue, parfums, littérature... – transplanté dans son contraire géographique : « le climat sec et parfumé d'Oran » (AA 20). Cette transplantation s'est effectuée au niveau du pays, et plus concrètement de la ville : Osnabrück est dans Oran, mais inversement aussi, « Oran, ma ville natale, était dans Osnabrück » (AA 21), mutuel emboîtement qui révèle une véritable contamination réciproque entre les deux univers⁶. Dans l'enfance de Cixous, l'Allemagne et l'Algérie, en apparence lointaines et même opposées, se sont un instant croisées, rejointes, formant une « double terre » (*ibid.*) dont elle se sent issue. De cette parenté profonde entre les deux pays, le langage porte la marque dans la syllabe initiale commune des deux signifiants : « Dès que je dis '*Allemagne*,' *Algérie* se lève et la suit comme son ombre. » (*ibid.*)

Cependant, Cixous en est consciente, il s'agit ici du mot français « Allemagne », et non de « Deutschland », le mot allemand, et malgré la « double langue » (AA 22) de son enfance, c'est pourtant le français qui prend la place prépondérante. Mais ce que révèle cette insistance sur le mot « Allemagne », c'est que pour Cixous – comme pour le narrateur proustien – le pays est d'abord un signifiant, avec sa résonance, ses associations d'idées, son imaginaire. Chez elle comme chez Proust, les « noms de pays », avant d'être des pays, sont des noms propres. Ils sont les réservoirs d'un imaginaire inépuisable, d'une onomastique littéraire qui parcourt de nombreux textes de Cixous, dont évidemment *Osnabrück* (1999) et tout récemment, *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*. Qu'évoque le mot « Allemagne » ? « Encore aujourd'hui, le mot *Allemagne* a

6 Cette coïncidence momentanée, cette superposition de deux univers éloignés dans l'espace rappelle fortement le fonctionnement de la mémoire involontaire chez Proust, par exemple dans la célèbre scène où, dans l'antichambre des Guermantes, la sensation de la serviette empesée fait un instant fusionner Paris et Balbec (Proust, *Le Temps retrouvé*, Paris, Garnier Flammarion, 1986, p. 258).

pour moi un goût de *Dom* et de *Schlagsahne*, ou une fluidité sonore de Schubert. » (AA 22) Notons qu'ici, le mot fait très proustiennement resurgir une sensation mais celle-ci est enveloppée dans un signifiant, allemand cette fois. S'agit-il du goût bien réel des « énormes *Torte mit Schlagsahne* » mangées à Cologne avec la grand-mère en 1951 (AA 25) ? Sans doute, mais aussi du souvenir, et donc du désir, du rêve de ce goût.

Il en est de même pour « Osnabrück » : pur signifiant à l'heure où cet entretien a lieu (avant le voyage de 2015). Ce signifiant, Cixous le caractérise de la manière suivante : « image sonore, casse, fracas de phonèmes » (AA 23). Pourquoi « casse », « fracas » et un peu plus bas, le mot « foudroyé » ? C'est que la ville que son nom fait surgir est une ville du passé, désignée comme « une Pompéi d'avant 79 », c'est-à-dire d'avant la catastrophe qui la détruisit. C'est donc l'Osnabrück d'avant la guerre, d'avant l'exil : « une ville juvénile, européenne, jouisseuse, [...] on nage, on va au théâtre, on fait du sport, et un matin on est frappé de guerre. Foudroyé. » (AA 23). Cette comparaison de la Deuxième Guerre mondiale avec l'éruption du Vésuve est riche de sens. Elle implique qu'Osnabrück telle qu'elle existe dans la mémoire est une ville engloutie, ensevelie sous les cendres, disparue, avec la disparition de ses habitants juifs, réduits en cendres. Et aussi que la ville est restée figée dans la mémoire, telle qu'elle était en 1939, comme si le temps s'était brusquement arrêté et que la ville eût été frappée d'un coup de baguette magique⁷.

Comme ville du passé, Osnabrück est une ville de la mémoire – nous verrons bientôt quel type de mémoire –, imaginée, mais inaccessible dans l'immédiat, sans la médiation du langage. Cixous en constate elle-même le caractère « mythologique » (AA 23). Elle ne manque pas de souligner la communauté de la voyelle initiale dans les noms de ses deux villes originaires, « Osnabrück » et « Oran ». Allemagne, Algérie, Osnabrück, Oran : l'écriture de Cixous investit les noms propres de son imaginaire. Comme Proust et avant lui Mallarmé, elle rêve de découvrir un rapport intrinsèque entre le signifiant et le signifié, de remédier à l'arbitraire du signe. Comme Mallarmé donnant, par le travail du vers, une tonalité claire au mot « nuit », Cixous parvient, par son écriture, à faire des noms de lieux des expressions profondes de sa géographie intime.

Par les mots – noms de pays, mots allemands, littérature – elle se construit donc « [son] Allemagne intérieure » (23). Avec Oran et Manhattan, Osnabrück, comme le constate encore Mireille Calle-Gruber, fait partie de la « géographie

7 Dans cette comparaison avec Pompéi, il y a certes aussi une allusion implicite à l'image de Pompéi dans la *Gradiva de Jensen*, de Freud, allusion qui serait à développer.

intérieure » d'Hélène Cixous, de ses « lieux de fascination » qui sont aussi « des lieux de fiction », pour reprendre le titre de son article⁸.

1.2 « Noms de pays, le pays ». *L'Allemagne*, « Terre Promise » ?

Cécile Wajsbrot, pour qui l'Allemagne est beaucoup plus qu'un vocable, tentera, à plusieurs reprises, d'attirer Cixous vers l'Allemagne « réelle, géographique » (AA 23). Celle-ci y répond d'abord par le récit de son voyage en Allemagne à treize ans, en 1951, avec Omi, sa grand-mère. Voyage qui la mène à Cologne⁹ et à Bad-Nauheim, mais Osnabrück reste entouré d'un brouillard d'incertitude, puisque Cixous affirme ne pas savoir si elle y a mis les pieds à cette occasion. Incertitude qui sied parfaitement le statut imaginaire, rêvé, de cette ville. Pourtant, vers la fin de l'entretien, Cixous évoque de nombreux voyages qu'elle a faits en Allemagne au cours des années – à Berlin, Francfort, Bonn et Munich – mais toujours accompagnée de sa mère qu'elle appelle ici « [son] Allemagne incarnée » (AA 105).

Un peu plus loin, Wajsbrot remarque que, dans ses livres aussi, c'est toujours par l'intermédiaire d'Eve, sa mère, que Cixous parle de l'Allemagne réelle : « L'Allemagne peut-elle n'être, littérairement, qu'un domaine du passé, quelque chose qui ne vous appartiendrait pas ? » (AA 30) Or, si l'Allemagne ne lui appartient pas – quel que soit le sens qu'on donne à ce terme – comment pourrait-elle « y revenir » ? La retrouver ?

En interrogeant ce terme d'« appartenance », Cixous souligne d'abord que son rapport à l'Allemagne n'a rien d'un geste d'appropriation volontaire, mais que l'Allemagne, avec toutes ses connotations, lui a été spontanément donnée, par la naissance même, puisqu'il lui vient de sa mère. Si appartenance, et donc identification il y a, c'est tout d'abord entre la mère et l'Allemagne que cela se joue. C'est la mère aussi, non la fille, qui a été exilée, qui a perdu son pays, comme elle le dit avec grande lucidité et précision : « Osnabrück, c'est le paradis perdu, *mais pas par moi* ; je ne peux donc pas le retrouver. » (AA 31) Nous soulignons ces quelques mots, car ils révèlent que le rapport de Cixous à l'Allemagne et à Osnabrück est un rapport de « postmémoire ». Ce terme désormais connu a été forgé par Marianne Hirsch afin de comprendre la mémoire propre

8 Mireille Calle-Gruber, « Hélène Cixous's Imaginary Cities: Oran-Osnabrück-Manhattan-Places of Fascination, Places of Fiction », *New Literary History*, vol. 37, n° 1, hiver 2006, pp. 135-145.

9 Il est question de cette visite dans *La Venue à l'écriture* : « On m'expulse de la cathédrale de Köln un été. Il est vrai que j'avais les bras nus ou la tête peut-être. Un prêtre me fout dehors. Nue. Je me sentis nue d'être juive, juive d'être nue, nue d'être femme, juive d'être chair et gaie ! » (*La Venue à l'écriture* (1976), repris dans *Entre l'écriture*, Paris, des femmes, 1986, p. 21). Nous remercions Christa Stevens de nous l'avoir signalé.

aux enfants des survivants, qui est une mémoire seconde, secondaire, médiatisée par et dérivée de la mémoire de leurs parents : « La postmémoire caractérise l'expérience de ceux qui grandissent entourés des récits qui précéderont leur naissance ; leur propre histoire est différée et déplacée par les récits de la génération précédente, investie par des événements traumatiques qui ne peuvent jamais être entièrement compris ni recréés »¹⁰. La postmémoire – la « mémoire », le terme le dit, de ceux et de celles qui sont venus après, après la catastrophe – a une force extraordinaire, selon Hirsch, puisque son moteur n'est pas le souvenir mais l'imagination, la puissance créatrice et le désir¹¹.

Hirsch évoque le cas de l'écrivain israélien Yoram Kaniuk, qui s'avère fort proche de celui de Cixous. Né en 1939 en Palestine, de parents juifs allemands qui viennent de quitter l'Allemagne, Kaniuk grandit entouré des récits sur le pays d'origine perdu, et sans doute aussi de la langue allemande, qui est celle de ses premières œuvres. Soulignons la dimension fortement spatiale de la postmémoire : pour Kaniuk, les rues du Berlin de ses parents, qu'il ne connaît pourtant que par ouï-dire, sont plus réelles que la rue Ben Jehuda à Tel Aviv, où il habite, de sorte qu'il se sent vivre dans une « petite Berlin, que nous appelions Tel Aviv »¹². Pour lui, Berlin fut dans Tel Aviv comme pour Cixous, Osnabrück fut – un temps – dans Oran¹³. Il en de même pour Hirsch elle-même qui, née en Roumanie, ensuite émigrée aux Etats Unis, a une enfance nourrie des récits et des images de Cernowitz, dont ses parents sont originaires. Mémoire paradoxale puisqu'elle a pour objet un pays, une ville qu'on n'a pas connus, une époque où on n'était pas né, « des rues où on n'a jamais marché, un air qu'on n'a

10 M. Hirsch, « Past Lives: Postmemories in Exile », *Poetics Today*, vol. 17, n° 4, hiver 1996, p. 662.

11 Certes, par sa date de naissance et son expérience des lois raciales de Vichy, dans la petite enfance, Cixous n'appartient pas à la « génération d'après » mais bel et bien à celle des survivants, plus précisément à ce que Susan Suleiman a appelé « la génération 1,5 » (cf. « The 1.5 Generation : Thinking about Child Survivors and the Holocaust », *American Imago*, vol. 59, n° 3, automne 2002), qui se situe à mi-chemin entre les victimes directes et la génération d'après-guerre. Son rapport aux persécutions est celui d'un survivant enfant. Comme le montre le « Family Tree Klein from Tyrnau (Slovakia) », dans *Hélène Cixous, photos de racines*, beaucoup de membres de sa famille maternelle ont été assassinés dans les camps ; dans *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*, Cixous raconte l'histoire de certains d'entre eux, comme l'oncle Jonas.

12 Je traduis librement de Hirsch, la citation de Kaniuk est également empruntée à l'article cité, p. 660.

13 Motif récurrent non seulement dans *Une autobiographie allemande*, mais aussi dans *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*.

jamais respiré »¹⁴. Et pourtant, cette mémoire vient parfois déplacer, supplanter la mémoire propre de l'enfant.

Dans tous les cas qu'on vient de voir, la postmémoire est étroitement liée à l'exil, elle est désir, et deuil d'un pays qu'on a perdu. Comme Kaniuk et Hirsch, Cixous est née d'une mère exilée, dont l'univers a été brutalement détruit, mère qui vit dans le deuil de cet univers et de sa langue perdue. Cependant, par cet exil que Cixous partage, dont elle est issue – elle se sent vivre dans « un mystérieux exil originaire » (AA 15) –, l'Allemagne devient à ses yeux une « Terre promise » (AA 32). Par ce terme, Cixous retourne les termes de la question de Wajsbrot sur la prétendue appartenance de l'Allemagne au passé. Car si l'Allemagne est une « Terre Promise », elle est loin d'être quelque chose du passé, comme semblait le suggérer Wajsbrot, mais elle appartient paradoxalement à l'avenir : « Je suis sûrement la citoyenne fantôme de la Terre Promise, plutôt de l'Allemagne promise, donc toujours merveilleusement future. Je la *retrouve future*. » (AA 32) Magistral tour de main par lequel Cixous replace implicitement son histoire familiale dans le cadre millénaire de l'histoire juive : histoire d'exils successifs, faite de messianisme, d'un intense désir de la Terre Promise.

Ce terme de « Terre Promise » pour qualifier l'Allemagne est l'écho de celui de « Villes promises », dans l'essai du même titre¹⁵. Cixous y égrène la liste de « ses » villes : avant le surgissement d'Osnabrück, dans ses textes, « il y avait Alger, Pompéi [*sic*] Manhattan, Prague, autrement dit : Jérusalem, Babel, Ur [...] » (VP 94-95). Avec Jérusalem, Babel ou Ur, ces villes ont en commun que ce sont des villes perdues, appartenant par là même à l'imaginaire et au désir : l'Alger de son enfance, le Pompéi d'avant la destruction, la Prague de Kafka... Comme Osnabrück, ce sont des « villes à revenir en rêve, des villes à l'horizon, des Villes à répétition. » (*ibid.*) Or ce manque, cette perte est précisément, pour Cixous, le moteur de l'imaginaire et de l'écriture : « A force de répéter les noms des Villes désirées et jamais espérées on cause le mouvement de la littérature. L'an prochain à Venise. » (*ibid.*) Cette dernière phrase constitue une extraordinaire fusion de Proust et de la tradition juive, où à chaque Jour de l'An, et ce depuis l'exil babylonien du peuple juif, on se souhaite « L'an prochain à Jérusalem ! » Dans *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*, Cixous poursuivra ce rapprochement d'Osnabrück et de l'Allemagne avec Chanaan, la Terre Promise.

14 Hirsch, art. cit. p. 660. Notons que Marianne Hirsch, comme Hélène Cixous, a fini par faire le voyage de Cernowitz, dont a résulté son livre, cosigné avec Leo Spitzer, *Ghosts from Home: The Afterlife of Cernowitz in Jewish Memory*, University of California Press, 2011.

15 Cixous, « Villes promises » (VP), art. cit.

Pour toutes ces raisons, le rapport cixousien à l'Allemagne semble fondamentalement mélancolique, lié à la perte et au deuil. C'est ce que Wajsbrot tente de suggérer par ses questions sur l'Allemagne réelle, celle d'aujourd'hui : « quelque chose vous y attache-t-il aussi, ici et maintenant ? Et par exemple, comment avez-vous ressenti la chute du Mur ? » (33) En réponse, Cixous donne un bref souvenir de visite à Berlin avant 1989, pour constater ensuite, de manière assez métaphysique, que « le Mur est une figure de la déconstruction », et interroger la notion de zone frontière. Un peu plus loin, Wajsbrot revient à la charge, lui posant la question de la prépondérance du revenir et du retour, dans son écriture : « Pour écrire, vous faut-il revenir, y revenir [c'est-à-dire à des auteurs favoris, à des mots allemands « retrouvés, sauvés »], être dans la compagnie de revenants ? » (AA 52) Ici encore, par une déconstruction du mot « revenir », Cixous va transformer les termes de la question, montrant la fécondité du retour, de la répétition. Certes, souligne-t-elle, elle vit, cet été-là, qui est celui de la mort de sa mère, dans la proximité de celle-ci, dans l'attente perpétuelle de sa « revenance », croyant aux « pouvoirs surnaturels et réels » de « l'amour, l'amitié, la télépathie, l'écriture » (AA 53). Loin d'être un retour du même, quelque chose de stérile, le retour est pour elle une « expérience d'accroissement » donc d'enrichissement : « plus on y revient, plus le sujet prend forces et pouvoirs » (*ibid.*) Cette conception assez nietzschéenne du retour l'amène alors à intervertir les termes de la question de Wajsbrot : si l'écriture est infini retour à des choses, à des lieux, à des êtres passés, disparus, c'est justement là sa force : « Toute la force à venir, et la force de l'avenir, vient de revenir. » (AA 54). Cixous met ainsi en valeur la puissance créatrice de la mélancolie.

Sur cette question du retour et du rapport au passé, Wajsbrot ne prend pas position explicitement, dans ce texte, mais ses questions répétées en disent long sur sa tentative, dans ses textes, de « laisser au passé la place du passé, qu'il n'envahisse pas tout »¹⁶. C'est tout le sens des anecdotes qu'elle raconte sur sa vie quotidienne à Berlin (AA 84-87). Comme on l'a dit, Wajsbrot est partie vivre à Berlin par insatisfaction avec la manière dont la France, dans les années 1980 et 1990, ne parvenait pas à « perlaborer » son passé et était par là même plongée dans la stagnation. À Berlin par contre, il ne se passe pas un seul jour sans « une allusion au national-socialisme, à l'extermination. » (AA 86) Pleine d'admiration devant le « Erinnerungskultur » allemand, et extrêmement sensible au passé lourd d'histoire sur lequel on bute à chaque pas, dans cette ville, elle l'est aussi aux manières dont Berlin donne toute la place au présent et à l'avenir. Ainsi, dans *Caspar Friedrich Strasse*, elle met en scène un

16 Wajsbrot, *Caspar Friedrich Strasse*, Paris, Zulma, 2002, p. 111.

écrivain qui doit inaugurer une rue entièrement neuve, à Berlin, qui portera le nom du peintre romantique Caspar David Friedrich. Pourquoi une rue flamboyante neuve ? Parce que c'est une rue vierge, « sans passé, sans mémoire, un commencement »¹⁷. Dans ce roman, elle développe une vaste méditation sur les tableaux de Friedrich, qu'elle voit comme l'emblème de la situation actuelle de l'Allemagne, et encore plus de Berlin, prise entre la mémoire obsédante du passé et la tentative de regarder en avant. C'est là la situation de l'Allemagne depuis la chute du Mur qui, pour Wajsbrot, a marqué la vraie fin de la Seconde Guerre mondiale et le « début d'un commencement d'un nouveau chapitre »¹⁸, sans pour autant faire table rase car « comment oublier ? »¹⁹. Les immenses ciels des tableaux de Friedrich deviennent alors l'image d'« une ouverture, la place faite pour recevoir ce qui va venir »²⁰. Voilà pourquoi la question sur la chute du Mur de Berlin, posée à Cixous, était loin d'être une question quelconque, pour elle.

2 Le rapport à l'allemand et à la « langue affective »

Mais l'Allemagne, c'est également la langue allemande, et une grande partie de l'entretien vise à approfondir leur commun rapport à l'allemand. Ce rapport se trouve déjà exprimé dans le titre *Une autobiographie allemande*, avec son adjectif polysémique : autobiographie liée à l'Allemagne mais aussi allemande au sens de « en langue allemande ». C'est d'ailleurs littéralement le cas puisque la première partie de cet entretien – quoique mené en français, par correspondance comme on le sait – a d'abord paru en allemand, dans une revue allemande, *Sinn und Form*, en mars-avril 2014 (AA 11)²¹. A cela s'ajoute bien évidemment le fait que ce texte a été lu, dans sa version allemande, par Hélène Cixous et Cécile Wajsbrot, à Osnabrück, en 2015 : « nous étions là, lisant en Allemagne en allemand » (AA 12). Cette formule exprime bien que cet événement est proprement miraculeux, dans le cas de Cixous ; il l'est un peu moins pour Wajsbrot qui est une habituée des podiums littéraires allemands.

Mais au-delà de ce niveau littéral, de quelle manière cette double autobiographie est-elle « allemande » ? Au cours de leur entretien, les interlocutrices

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, p. 112.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*, p. 114.

²¹ Pour le texte allemand, voir <https://sinn-und-form.de/index.php?table=leseprobe&titel_id=6533>. Ce lien se trouve sur la page Wikipédia allemande de Cécile Wajsbrot.

racontent, questionnent leurs relations respectives et mutuelles à l'allemand et, comme dans leur rapport à l'Allemagne, tantôt elles se rapprochent, tantôt elles s'éloignent, dans une différence féconde en considérations et en images. Reprenons pour commencer la première question de Wajsbrot : l'Allemagne est-elle pour Cixous « d'abord un pays, une ville, une langue ? » (AA 19) Se refusant à dissocier ces trois notions, Cixous s'empresse de les rassembler dans un mot composé : « une langue-ville-pays » (AA 22) : la langue y est au tout premier plan, avant le pays qui pour elle, on l'a vu, est toujours à distance, pays rêvé, « pays promis ».

Si Wajsbrot et Cixous ont un rapport privilégié à l'allemand, ce rapport est d'abord caractérisé par son ambivalence. Toutes deux ont en partage un rapport double à la langue allemande : langue à la fois lourde d'une histoire destructrice, et malgré cela, adorée, cultivée. Pour Cixous, dans son enfance, donc en 1940-44, pendant la guerre, l'allemand était une « langue ennemie, dangereuse » (AA 26), une langue interdite, que sa mère et sa grand-mère, pendant la guerre, avaient « abrité, caché peut-être [...] sous la nappe du français » (*ibid.*), ne parlant plus allemand qu'en français : pas de « Deutschland », on l'a vu, mais seulement le mot « Allemagne ». C'est à cause de cette ambivalence que la jeune Cixous ne fera d'allemand qu'en seconde langue (*ibid.*). Même ambivalence pour Wajsbrot. Née après, elle grandit pourtant à l'ombre des déportations : l'allemand est d'abord pour elle une langue « menaçante parce que langue dans laquelle fut perpétrée l'extermination » (AA 65). Mais en même temps, dès l'enfance, c'est une langue qui lui est proche parce qu'elle y « reconnaît en partie les sons familiers du yiddish » (*ibid.*). Nous verrons plus loin l'importance du yiddish dans sa constellation linguistique personnelle. Constatons seulement, pour le moment, qu'il serait difficile de trouver des auteurs juifs-français, avec le contexte familial que l'on sait, plus amoureux de la langue allemande, montrant une telle volonté à aller au-delà de la contamination nazie de l'allemand²².

Pour Hélène Cixous, l'apprentissage de l'allemand dans le contexte scolaire est une expérience bouleversante d'extériorisation, d'objectivation de la langue privée, orale qu'elle avait apprise à la maison, dont les contractions, les ellipses et le rythme sont si différents du *Hoch Deutsch*, de l'allemand écrit (AA 27). Expérience qui débouche sur un véritable bilinguisme, une scission entre l'oral et l'écrit. L'enfant sent l'allemand comme sa langue, jusqu'au jour où, quelques années après la Libération, une prof d'allemand puriste la reprend rudement

22 Contamination que Cixous évoque longuement dans *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*.

parce qu'elle a utilisé l'adjectif « meschugge » (AA 28)²³. Ce seul mot – qui est un des rares mots de yiddish pratiqués dans cette famille juive-allemande très assimilée – suffit à frapper d'illégitimité l'allemand de Cixous et des siens, c'est une énième exclusion antisémite, après le ban jeté sur la famille à Osnabrück d'abord, à Oran ensuite, par les lois anti-juives de 1940. Rejet que l'enfant perçoit à juste titre comme visant sa mère et sa grand-mère, qui incarnent l'allemand, à ses yeux : « L'allemand c'est maman, c'est le Heine d'Omi, proclamai-je. » (AA 28). La mention d'Heinrich Heine, qui est l'incarnation même du poète juif-allemand dénoncé comme métèque par l'Allemagne nazie, est poignante ici, car elle renvoie au sort des Juifs allemands pendant le nazisme.

A partir de ce moment-là, Cixous, abandonnant l'allemand scolaire²⁴, se plonge dans la littérature allemande²⁵ : Goethe, Kleist, Kafka, Büchner, Thomas Bernhard²⁶, sans oublier Freud dont la réflexion sur les jeux de mots et les *Witz* aura l'impact sur son écriture que l'on sait... Mais bien avant cela, il y a les lectures d'enfance, et là, Cixous revient toujours à son premier livre allemand, *Max und Moritz*²⁷, dont elle cite un long extrait dans « Villes promises » (VP 114-123)²⁸. Pourquoi cet attachement au célèbre album illustré sur les gamineries très XIX^e siècle de deux petits garçons ? Cet attachement est loin de n'être que sentimental, car *Max und Moritz* est pour elle le « livre de ma mère » : le premier livre que sa mère lui lit, en le lui traduisant en français. Il appartient donc à un âge « avant la lettre » (AA 59) c'est-à-dire préalable à la lecture, et sa thématique correspond parfaitement à cet âge pré-œdipien des pulsions et des affects : « cruauté, racisme, sadisme, déchaînement des pulsions de mort [...] » (AA 35) mais aussi jouissance. Langue maternelle, l'allemand l'est donc profondément pour Cixous au sens où il correspond au stade pré-symbolique, purement sensuel, du langage. Ce langage, fait d'interjections (cf. celles de la grand-mère, AA 36), mais aussi de calembours, de poésie, Cixous l'appelle ici la « pré-langue » (59). Cette notion est proche de ce que, dans *La*

23 Le rapport d'Omi à l'allemand est également un thème récurrent dans *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*.

24 C'est ce que semble vouloir dire la phrase « J'entrai dans la clandestinité, je ferais de l'allemand avec les miens, avec Goethe, Kafka, Kleist. » (AA 28)

25 Son livre *Prénoms de personne* (Seuil, 1974) contient des essais sur ses favoris parmi les écrivains allemands.

26 Dans *Prénoms de personne*, op. cit., on trouve des lectures détaillées des auteurs de langue allemande qui sont les préférés d'Hélène Cixous, notamment Kleist. Thomas Bernhard revient souvent dans *L'Ange au secret* (Paris, des femmes, 1991).

27 Wilhelm Busch, *Max und Moritz. Eine Bubengeschichte in sieben Streichen* (1865).

28 Voir aussi, tout récemment, son « Max und Moritz, et Ma Mère », dans Peter Engelmann (éd.), *Stören! Das Passagenbuch*, Vienne, Passagen Verlag, 2017, pp. 93-99.

Révolution du langage poétique, Julia Kristeva appelle « le sémiotique », ce stade « rythmique, déchaîné [...], musical, antérieur à la syntaxe », cet espace pré-verbal qui est à l'origine du langage²⁹. C'est dans des termes presque identiques que Cixous décrit son rapport à l'allemand, qui passe par « le toucher, le contact, le rythme, la grammaire orchestrale » (AA 39). C'est pour elle une langue qui « fait jouir, vivre, frissonner » (AA 60), qui est « rythme et chant, respiration et musique de cordes. » (*ibid.*)

Il n'est pas étonnant alors que Cixous considère l'allemand « vraiment comme [s]a langue maternelle, par Omi et [s]a mère. » (59). Donné par la mère, l'allemand pour elle coïncide depuis toujours avec la mère, et donc avec l'origine : « Il y a des années que je prends l'allemand pour ma mère, ou inversement. » (AA 41), d'où la contraction « l'allemand-maman » (je souligne) : comme pour « Allemagne » et « Algérie » (ou « Oran » et « Osnabrück »), cette communauté de phonèmes s'ingénie à motiver le signe linguistique, à le rendre lourd de sens.

La position de Wajsbrot par rapport à l'allemand est assez différente. Elle grandit dans une autre époque, les années 1960, à Paris, dans une famille d'origine juive-polonaise où la grand-mère maternelle surtout parle encore largement le yiddish (AA 63). Comme dans le cas de Cixous, c'est donc par la grand-mère qu'une autre langue lui est transmise, différente de la langue ambiante et instituant ainsi une « doublelangue », pour reprendre l'expression de Cixous, qui l'emprunte elle-même à Joyce (AA 22). C'est à cause du yiddish, et pour mieux le comprendre, que la jeune Wajsbrot étudiera l'allemand au lycée, en langue étrangère. Ses études supérieures et son travail de traductrice³⁰ feront de son allemand un véritable « allemand-grande-personne », pratiqué à un très haut niveau, qui ne fera que s'élever par ses séjours successifs à Berlin et sa participation à la vie littéraire allemande. C'est pourquoi Cixous constate que Wajsbrot et elle ont un rapport « symétrique et complémentaire » à la langue allemande (AA 60) : pour la première, l'allemand est langue maternelle mais restée à l'état de « pré-langue », alors que pour la seconde, il est une langue seconde, sans rapport intime à l'enfance et à la vie affective, mais dont la maîtrise va bien au-delà de la « pré-langue ».

Reste à savoir comment se joue le rapport de Wajsbrot à sa langue affective. Reconnaisant que sa langue maternelle est le français, elle considère pourtant le yiddish comme sa langue affective (comme l'est l'allemand pour Cixous) : c'est la langue des chansons d'enfance, des noms de plats, de la cuisine (AA 63).

29 Julia Kristeva, *La Révolution du langage poétique*, Paris, Points Seuil, p. 29.

30 Il faut mentionner ici ses très nombreuses traductions de l'allemand en français, couronnées en 2014 par le prix Eugen-Helmmlé de la traduction littéraire.

À la différence de Cixous, c'est une langue qu'elle a beaucoup entendu mais qu'elle ne parle pas, d'où ce paradoxe douloureux : « c'est un peu comme une langue maternelle que je ne saurais pas parler » (*ibid.*). « Je ne parle pas la langue que mes parents parlèrent », dit très simplement Georges Perec³¹ et c'est ce que Wajsbrot, Henri Raczymow, Régine Bobin, Sarah Kofman et tant d'autres écrivains d'origine juive-polonaise pourraient répéter après lui³². Car non seulement le yiddish fut, dans la France occupée, « une langue interdite, celle qu'il ne fallait pas parler sous peine de mort » (AA 63), mais cette langue elle-même fut « assassinée »³³ en même temps que les Juifs d'Europe orientale. Pour Wajsbrot, le yiddish est donc une langue perdue, laissant un vide à la place de la langue affective et en même temps instituant une distance – une « étrangeté » (AA 62) – entre elle et le français, dans lequel elle a été élevée. Le français, quoiqu'il soit aussi sa langue d'écriture, sa seule langue – « je n'ai qu'une langue » (AA 74) – lui donne pourtant « le sentiment d'une langue apprise, d'une langue d'école et non d'une langue affective » (AA 63), d'une langue qui n'est pas enracinée dans une origine.

Si l'allemand est la langue affective de Cixous, et le yiddish pour Wajsbrot, ces deux langues ont en commun qu'elles ne leur ont été transmises que sous forme de langues fragmentées, dispersées, et dans un sens, perdues, ou passibles de l'être. On pourrait peut-être parler – au sens où l'Allemagne est une « Terre Promise » pour Cixous – de langues « promises » c'est-à-dire sujettes à l'exil et à la ruine, des langues qui ne peuvent être que « retrouvées », « sauvées », puisqu'elles sont d'emblée perdues. Pour Cixous, en effet, l'allemand est une langue menacée : avec le décès de sa mère, l'allemand risque pour elle de devenir une langue « coupée », dont elle se voit séparée (AA 41) D'où sa hantise de collectionner les mots allemands, afin de les « sauver » de l'oubli : « les mots allemands ont un charme particulier pour moi : ils me semblent toujours *revenir*, être des mots *retrouvés*, sauvés. » (AA 43) C'est *a fortiori* le cas pour Wajsbrot : le yiddish est structurellement pour elle une langue perdue, disparue puisqu'elle ne le parle plus. Mise à distance du français, elle se retrouve ainsi « dans un entre-deux de langue », non face à un trop-plein mais face à un trop-vide » (AA 63). Cette expression laisse supposer chez elle une autre expérience, plus douloureuse, du langage que chez Cixous. Cette dernière en effet n'en finit

31 Georges Perec, *Récits d'Ellis Island*, Paris, POL, 1995, p. 59.

32 Ainsi que Derrida pour qui le français est la seule langue qu'il parle mais en même temps, elle n'est pas « la sienne » (*Le Monolinguisme de l'autre* (Galilée, 1996).

33 Cf. Régine Robin, *Le Deuil de l'origine. Une langue en trop, une langue en moins*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 1993, p. 254, essai où elle analyse ce douloureux rapport au yiddish de certains écrivains juifs-français d'après-guerre.

pas de faire l'éloge du plurilinguisme scriptural qui est le sien : au-delà de cette langue maternelle qu'est l'allemand, c'est la langue tout court – c'est-à-dire ses trois langues, français, allemand et anglais – qui est pour elle la vraie langue affective, dès le moment où elle devient écriture, jouissance : « Je jouis – de l'anglais, en anglais, en allemand – j'aime le français quand je peux en jouir, autrement dit quand il m'arrive, un peu étranger, et *d'abord* rythme, musiques. » (AA 66). Pour ce qui est de Wajsbrot, c'est dans ses textes de fiction qu'il faudrait analyser son rapport à la langue, travail qui ne saurait être fait ici.

Au terme de notre analyse, il est clair qu'*Une autobiographie allemande* est beaucoup plus qu'un entretien avec Hélène Cixous. Cet échange épistolaire d'une grande intimité débouche sur une autobiographie écrite à quatre mains, une recherche commune des deux auteurs sur leur rapport respectif à l'Allemagne et à l'allemand. Sur ces deux questions, déterminantes pour leur écriture, Cixous et Wajsbrot tantôt s'accordent, tantôt elles découvrent leurs divergences. Divergence sur l'Allemagne qui, pour Cixous, est d'abord un « nom de pays » proustien, un signifiant qui est à l'origine d'un pays virtuel d'une immense richesse. Alors qu'Osnabrück est pour elle une ville largement imaginaire et imaginée, Wajsbrot vit de plain-pied dans le Berlin réel et son œuvre en médite l'état présent et passé. Cependant, la notion cixousienne de « ville promise » nuance cette opposition un peu simple, rendant à Osnabrück son caractère de ville à la fois passée, sujette à la mémoire, et infiniment à venir. Si Wajsbrot et Cixous se sentent si proches – malgré la différence de génération – c'est qu'elles parlent toutes deux depuis la même position d'exil, de perte et de deuil : l'œuvre de Cixous est marquée par la perte de l'Allemagne et de l'allemand, celle de Wajsbrot par celle de l'Europe orientale juive-polonaise et du yiddish. A ces deux univers disparus, elles ne peuvent se rapporter que par la « postmémoire », par les récits transmis et les mots épars d'une langue qui n'est plus à proprement parler la leur, mais qui « travaille » en profondeur leurs textes.

Peut-être faut-il même aller jusqu'à dire que ce pays et cette langue disparus produisent, font naître ces textes ou en tout cas le désir d'écrire. C'est certainement le cas de Cixous : « Au commencement de la littérature il y a une ville, une ville-à-détruire. La littérature c'est ça : détruire la ville. La destruction de la ville. Est-ce un bien est-ce un mal ? C'est un mal qui *cause* un art. Une peine qui cause. La littérature est un champ de destruction, un champ de ruines, le chant des ruines, l'archive chant des ruines » (VP 128). Mais on hésite à attribuer une telle conception fondamentalement mélancolique de l'écriture à Wajsbrot qui, fascinée mais parfois aussi accablée par les traces du passé à Berlin, s'ingénie à « se trouver à la juste distance [du passé], ni trop près (et hypnotisé, happé par

les tourbillons du passé), ni trop loin (et indifférent, ou simplement sans intelligence devant la vie) »³⁴.

Bibliographie

- Busch, Wilhelm, *Max und Moritz. Eine Bubengeschichte in sieben Streichen*, 1865.
- Calle-Gruber, Mireille, « Hélène Cixous's Imaginary Cities: Oran-Osnabrück-Manhattan-Places of Fascination, Places of Fiction », *New Literary History*, vol. 37, n° 1, hiver 2006, pp. 135-145.
- Calle-Gruber, Mireille et Hélène Cixous, *Hélène Cixous, photos de racines*, Paris, des femmes, 1994.
- Cixous, Hélène, *Prénoms de personne*, Paris, Seuil, 1974.
- Cixous, Hélène, *La Venue à l'écriture* (1976), repris dans *Entre l'écriture*, Paris, des femmes, 1986.
- Cixous, Hélène, *L'Ange au secret*, Paris, des femmes, 1991.
- Cixous, Hélène, « Villes promises », Hélène Cixous, *Ex-Cities* (édité par Aaron Levy et Jean-Michel Rabaté), Philadelphia, Slought Books, 2006, pp. 91-133.
- Cixous, Hélène, *Gare d'Osnabrück à Jérusalem*, Paris, Galilée, 2016.
- Cixous, Hélène, « Max und Moritz, et Ma Mère », dans Peter Engelmann (éd.), *Stören! Das Passagenbuch*, Vienne, Passagen Verlag, 2017, pp. 93-99.
- Cixous, Hélène et Cécile Wajsbrot, *Une autobiographie allemande*, Paris, Christian Bourgois, 2016.
- Derrida, Jacques, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996.
- Hirsch, Marianne, « Past Lives: Postmemories in Exile », *Poetics Today*, vol. 17, n° 4, hiver 1996.
- Hirsch, Marianne et Leo Spitzer, *Ghosts from Home: The Afterlife of Czernowitz in Jewish Memory*, University of California Press, 2011.
- Kristeva, Julia, *La Révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974.
- Perec, Georges, *Récits d'Ellis Island*, Paris, POL, 1995.
- Proust, Marcel, *Le Temps retrouvé* (1927), Paris, Garnier Flammarion, 1986.
- Régine Robin, *Le Deuil de l'origine. Une langue en trop, une langue en moins*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 1993, p. 254.
- Suleiman, Susan, « The 1.5 Generation: Thinking about Child Survivors and the Holocaust », *American Imago*, vol. 59, n° 3, automne 2002.
- Wajsbrot, Cécile, « Après coup », dans *Témoignages de l'après-Auschwitz dans la littérature juive-française d'aujourd'hui*, éd. par Annelies Schulte Nordholt, Amsterdam, Rodopi, 2008, pp. 25-29.

34 Wajsbrot, *Berliner Ensemble*, op. cit., p. 16-17.

Wajsbrot, Cécile, *Berliner Ensemble*, Montreuil, Éditions La ville brûle, 2015.

Wajsbrot, Cécile, *Caspar Friedrich Strasse*, Paris, Zulma, 2002.